

Paul Morand et l'amitié

Lorsque Christian Millau m'a demandé de choisir un thème pour cette intervention, je n'ai pas hésité très longtemps. J'ai choisi de vous parler de Paul Morand et l'amitié, en évoquant quelques figures de son entourage auxquelles il fut très attaché. Si j'ai choisi ce sujet, c'est pour deux raisons : d'abord parce qu'il est difficile de parler de PM et l'amour : il a eu beaucoup de maîtresses mais une seule grande passion. Si vous en doutez, relisez les pages bouleversantes du Journal Inutile après la mort d'Hélène. Ensuite parce que, quand on lit la presse ces temps-ci, on a l'impression que Morand était le dernier des salauds. La parution du deuxième tome de la correspondance avec Chardonne a été saluée ^{un concert} par ~~des~~ réactions indignées. Pierre Assouline a résumé le sentiment général, en écrivant que ce volume était « un ragoût puant traversé de fusées d'intelligence et d'éclairs de finesse ». Pourtant, les pages en effet acerbes de cette correspondance ne doivent pas occulter les qualités de cœur de son auteur. Paul Morand avait le culte de l'amitié. Il a écrit : « Un ami, je l'aimerais même assassin, ou traître, ou voleur ». Evoquons le souvenir de certains d'entre eux.

-Son premier ami, et je vais vous surprendre, c'est son père : **Eugène Morand**. Avec modestie, Eugène Morand disait : « Je veux faire de mon fils un homme heureux ». Admirable ambition, qui au fond devrait être celle de tous les parents. Son fils unique lui doit beaucoup. Qui est-il ? Un artiste-peintre, un humaniste, un amateur de livres et de musique. Un an avant la naissance de Paul, la Comédie française a donné une pièce de lui. A son fils, il apprend l'indépendance, « le respect de la liberté de l'autre doit être une règle d'hygiène ^{d'ailleurs} maritale ». Quelques jours après son mariage, il a laissé sa femme seule à Paris et est parti seul faire son voyage de noces. Qu'on ne s'étonne pas ensuite que Paul Morand ait eu une conception ^{toute} ~~très~~ personnelle de la fidélité conjugale... Eugène Morand lui apprend aussi le pessimisme : « Souviens-toi de te méfier » est sa devise.

Les Morand reçoivent le mercredi. Chez eux, on reçoit un mélange de poètes, de musiciens, de peintres : l'esprit souffle ici plus qu'ailleurs. On autorise très tôt le jeune Paul à assister à ces soirées, ce qui est rare dans un tel milieu. Eugène multiplie les centres d'intérêt pour son fils. Si les cours de danse sont un échec, laissant au jeune homme le pénible souvenir d'orteils meurtris, en revanche les leçons d'équitation au manège de Passy le marqueront durablement. Voilà un sport fait pour lui. Il montera à cheval jusqu'à quatre-vingt ans passés.

En 1902, Eugène Morand est nommé conservateur au dépôt des marbres, « parador romantique » en plein Paris. On lui avait proposé la manufacture de Sèvres, il avait préféré les marbres, comme on disait à l'époque, à cause du jardin de trois hectares, rue de l'Université, pensant que son fils y passerait une jeunesse heureuse. Et ce fut le cas. Aucun conflit de générations entre eux. « Tout enfant, j'avais l'impression que mon existence dépendait de lui et que s'il disparaissait, la maison s'écroulerait ».

Autre legs paternel ^{et non des moindres} Eugène Morand, qui avait été l'un des rares Français à assister à l'enterrement d'Oscar Wilde, envoie son fils tous les étés en Angleterre dès l'âge de 14 ans. Malgré les moqueries suscitées par ses chemises de nuit, Paul en garde un excellent souvenir. A son retour, il sait fumer la pipe, faire des toasts, jouer au cricket...et ne jure plus que par les pyjamas. Dans le Journal Inutile, Paul note le 23 mai 1974 : « Mon père a été le grand homme pour moi, jusque vers ses 70 ans ; lorsqu'il a eu une petite attaque, il est devenu mon fils. »

-En juin 1905, PM est collé à l'oral de philo du bac. Il faut trouver un professeur pour le préparer à repasser en octobre. Eugène Morand vient d'être nommé commissaire pour la France de l'expo internationale de peinture à Munich. On cherche un jeune agrégé. **Jean Giraudoux** s'est évadé de Normale grâce à une bourse qui lui permet de passer un an en Allemagne. Ainsi commence une amitié de trente ans. Lui a 23 ans, PM 17. C'est une différence d'âge idéale qui préside à des conversations didactiques, souvent suivies par un cent-mètres (Giraudoux a été champion de course à pied à Châteauroux). PM découvre le sport, la bière et le bain de soleil. (« J'ai pratiqué tous les sports, excepté les dominos »). A 23 ans, PM, reçu premier au concours des Affaires étrangères, est affecté au service du Protocole. L'élève n'a pas oublié le maître. Giraudoux, lorsqu'il est de noce en province, passe lui emprunter des décorations. Dans le Massif central, il ressemblera à un sapin de Noël, chamarré de grands-croix et de commanderies. Les deux amis rient en s'emparant des croix multicolores. Tel insigne annamite qui permet de réquisitionner la police et de faire administrer au premier venu 300 coups de bâton, tel autre qui permet à celui qui le porte d'entrer à cheval dans toutes les églises de la chrétienté. Quand Giraudoux meurt, le 31 janvier 1944, PM est à Bucarest, ambassadeur de France du gouvernement de Vichy. Il ne pourra se rendre aux obsèques, et écrit à sa veuve un télégramme dont la concision n'empêche pas le chagrin : « Consternés et inconsolables, sommes profondément avec toi ».

- PM a lu *Du côté de chez Swann* dès 1914. Il est enthousiaste : « C'est rudement plus fort que Flaubert ». On rapporte le propos à **Proust** qui sonne, pendant la guerre sans doute au printemps 1916, chez PM à 11h et demie du soir. « Bonsoir, je suis Marcel Proust ». Commencent des conversations interminables entre l'écrivain malade et le jeune diplomate. PM regrette de ne pas avoir pris de notes, car il rentrait à quatre heures du matin et se couchait aussitôt, mais se souvient que Proust parlait de mieux en mieux à mesure que la nuit avançait. Rien d'étonnant chez un homme qui avait fait de la nuit le jour et s'étant présenté au conseil de révision à deux heures du matin, s'était étonné de trouver porte close. Morand a pourtant tenté de rassembler ses souvenirs dans « Le visiteur du soir ». Proust éprouvait des sentiments complexes à l'égard de PM qui, déjà, fréquentait la princesse Soutzo, celle qu'il appelait le « malheur délicieux de ma vie ». Apprécie-t-il le futur écrivain à l'esprit si vif, ou l'homme qui a su se faire aimer d'Hélène ? La nomination de Paul à Rome met fin à leur digressions nocturnes. Mais c'est à Proust que Morand demandera une Préface pour *Tendres Stocks*, son premier livre.

- Comme dans les très anciennes amitiés, impossible de dater la première rencontre avec **Jean Cocteau**. Lors du scandale de Parade le 18 mai 1917, les deux hommes sont dans la salle. 15 juin 1917, Morand reçoit chez lui les intimes de Cocteau pour une lecture du *Cap de bonne espérance*. Ensemble, ils créent une Société d'Admiration mutuelle, on se voit tous les samedis. La bande augmente, la fête s'amplifie. Au Bœuf sur le toit, avec la Bande des Six, un groupe de musiciens qui voue un culte à la modernité, il devient le chef d'orchestre de la bacchanale des années 20. Souvenirs précieux entre tous, dont il fera un bilan nostalgique dans le Journal Inutile. Cocteau meurt le 11 octobre 63 et, comme pour Nimier, PM reçoit une lettre de lui après sa mort. Les propos d'un fantôme sont d'autant plus frappants : « Il est ridicule de ne pas vivre tous ensemble, tous, c'est-à-dire peu de monde. » Le 15 octobre, Paul écrit à Chardonne : « Mais toujours me manquera cet esprit net, curieux, agile, perpétuellement en fraîcheur, en alerte, en éveil ; si français, puisque l'art de la France, c'est de mettre en forme ce qui est pensé un peu partout. (...) Cocteau a toujours dit la chose qu'il fallait, quand il fallait ; c'est-à-dire un peu avant. »

- D'elle, Jean Hugo disait : « La beauté sur terre et l'intelligence faite femme ». Elle, c'est **Denise Bourdet**. Paul Morand était fils unique ; Denise fut la sœur qu'il n'avait pas eue. Agée de dix ans, la petite Denise Rémon accompagne ses parents aux déjeuners du dimanche

chez les Morand, dans le jardin du dépôt des Marbres. Autant dire qu'ils se connaissent depuis toujours. Devenus adultes, ils poursuivent cette tradition : les dîners du dimanche soir réunissent, PM, Giraudoux, Denise avec Edouard Bourdet. Ces diners sont suivis de la rituelle partie de poker. Hélène a très vite adopté Denise, sans doute une des rares femmes de l'entourage de PM à ne pas avoir couché avec lui. En 1922, les Bourdet ont acheté la Villa Blanche, près de Toulon. PM vient en voisin de Villefranche sur Mer (il a acheté l'Orangerie en 1926). Les amis écrivains viennent y finir leurs livres : PM, Lacretelle, Giraudoux. Sous les pins de la terrasse, PM écrit sur ses genoux *Bouddha vivant*. Cocteau vient se remettre d'une typhoïde. Bérard et Kochno s'y ~~querellent~~ ^{chamailloent} et s'y réconcilient.

Denise a le même appétit que PM pour les personnes de l'autre sexe : parmi ses nombreuses conquêtes, on peut citer Beistegui, Drieu La Rochelle (qui baillait beaucoup se souviendra-t-elle), ou encore Henry Bernstein (qui affrontera le mari cocu dans un duel resté fameux). Le ménage Bourdet est un des phares de la vie parisienne ; Edouard Bourdet a été nommé administrateur de la Comédie française en 36, et songe même à se présenter à l'Académie.

Après la mort de son mari en 45 dans un accident de voiture, le déclin de Denise commence. Elle commence à mentir sur son âge. Elle siège au prix Médicis, ne rate pas un cocktail littéraire. Paul, fidèle, lui envoie souvent trois phrases affectueuses, rédigées sur des cartes de visite grandes comme des timbres-poste. C'est tout lui : un clin d'œil et on file à l'anglaise. Elle rédige un livre de souvenirs, que Cocteau préface : « Notre bande augmentait par un phénomène giratoire, des affinités de molécules, une sorte de style interne. Mais elle restait inaccessible pour ceux qui se dépensaient ou intriguaient pour se joindre à nous. » La bande ? C'est PM, Cocteau, les Bourdet, Charles de Beistegui, Louise de Vilmorin, Marie Laure de Noailles, Les Faucigny Lucinge Fin 66, Charles de Beistegui brade le contenu du palais Labbia, 700 lots : une époque s'est enfuie, il est temps de partir. Denise l'a compris, qui meurt en le 11 octobre 1967, quatre ans jour pour jour après Cocteau. (on attend le tome 3 de la correspondance pour savoir ce qu'il en dit à Chardonne).

-PM, qui est l'aîné de seize ans de **Jean Jardin**, admire la vivacité du jeune haut-fonctionnaire qu'il a connu dans les années vingt, lui demande parfois de l'aider à rédiger des notes. Mais c'est pendant la guerre, et bien sûr après, que cette amitié va prendre toute son ampleur. En août 1940, PM a été admis à faire valoir ses droits à la retraite. Un « coma administratif » selon ses propres mots qu'il vit très mal. Lorsqu'en avril 1942, Laval revient

aux affaires et devient chef du gouvernement de Pétain, PM lui fait savoir, par l'entremise de sa fille Josée de Chambrun qui est une amie proche, qu'il se tient à la disposition du nouveau gouvernement. Jean Jardin, qui est le directeur de cabinet de Laval, sera le bras armé de cette réintégration dans l'administration. Promu ministre plénipotentiaire de 2^{ème} classe en juillet, puis nommé à la tête de la commission de censure cinématographique. Un an plus tard, c'est Bucarest, comme envoyé extraordinaire puis comme ambassadeur. Hélène a des biens en Roumanie : Paul va tenter de les rapatrier. En avril 1944, les Russes menacent d'entrer en Roumanie. C'est encore Jean Jardin qui trouve une solution, en proposant le nom de Morand pour l'ambassade à Berne. Les Suisses rechignent à accueillir cette créature de Laval et ne veulent en tout cas pas de la présence de sa femme sur leur sol. Jardin insiste, ils finissent par céder. Le 26 juillet 44, c'est accompagné de Jean Jardin qu'il présentera ses lettres de créance. Cette ambassade sera brève, quarante et un jours, pas un de plus. Fin août, PM annonce qu'il quitte son poste et va prendre un congé sur place.

*Les Jacques
sont de
M'se.*

Sur place ! C'est en effet la Suisse qui va accueillir une partie des compromis désignés à la vindicte par l'épuration. D'abord installé à la villa Maryland au-dessus de Montreux, puis au château de l'Aile à Vevey, PM constate : « c'est mélancolique, toutes ces saucières dépareillées... » A Paris, Laval a été condamné à mort. Les amis, pareillement proscrits, sont heureusement là pour atténuer la mélancolie. Le samedi après-midi, on prend le thé chez Jean et Simone Jardin, à La Tour de Peilz. On croise Bertrand de Jouvenel, madame Jean Borotra, madame Arthème Fayard.... Les livres des écrivains en rupture de ban trouvent asile aux Editions du Cheval Ailé. Ce côté Coblenz-1793 n'exclut pas de vraies relations amicales. En 1947, les Jardin choisissent PM comme parrain de leur dernier fils, Gabriel. Jean Jardin s'est éteint quelques mois après lui, en novembre 1976.

*Ironie
bourgeoise
qui sied
à son
empereur,
à quoi bon
parler des
hautes
aménités
?*

PM et **Alfred Fabre-Luce** se connaissent depuis les années vingt. En 1928, Alfred épouse Lolotte. Ils font une mémorable croisière en Corse ensemble. A Bonifacio, des jets de pierre accueillent Hélène et Lolotte quand elles descendent du bateau : c'est que les Corses n'ont encore jamais vu de femmes en pantalon. Pendant l'entre-deux guerres, ils se verront beaucoup, unis par le compagnonnage mondain qui les conduit dans les mêmes dîners et les mêmes bals costumés. En 1945, c'est une solidarité de proscrits qui unit les deux hommes : Alfred, condamné à dix ans d'indignité nationale, est allé respirer le même air pur que Paul, celui de la Suisse. Ils communient dans le même antigaulisme. Dans les années suivantes, s'il cause politique, littérature et Académie avec Alfred, c'est à Lolotte qu'il réserve ses lettres les

plus personnelles. A elle qu'il écrit, après la mort de Nimier : « Nimier, c'était le printemps que je regardais pour la dernière fois ». A elle qu'il confie le pesant ennui de la vie au bord du Léman, la nostalgie des paysages et des visages d'autrefois. En 1963, il lui écrit : « Ceux qui me manquent, quand je compte sur les doigts d'une main, tu en es, ma chérie. »

-« On ne se fait plus d'amis après trente ans », disait François Mitterrand. Pour Morand, c'est faux. A la fin de sa vie, il a gardé le goût et la curiosité des jeunes écrivains. Dans son Journal inutile, il remarquait néanmoins qu'il était passé d'amis qu'il tutoyait à des amis qu'il vouvoyait. Michel Déon, Maurice Rheims et surtout Roger Nimier : je ne vais pas déflorer le propos de Christian Millau. Mais je souhaite que cette brève évocation de quelques fantômes ait contribué à adoucir les traits d'un homme qui fut, malgré tout, capable d'éprouver des élans du cœur.